

Topsy-Turvy
Échanges discordants
Topsy-Turvy, Grande-Bretagne 1999,160 minutes

Isabelle Décarie

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59261ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Décarie, I. (2000). Review of [Topsy-Turvy : échanges discordants / *Topsy-Turvy*, Grande-Bretagne 1999,160 minutes]. *Séquences*, (207), 44–44.

TOPSY-TURVY

Échanges discordants

Après nous avoir offert des films aussi intimistes que **Secret and Lies** en 1996 et **Career Girls** en 1997, Mike Leigh nous propose, avec son dernier film (pour lequel il a d'ailleurs gagné le prix de la meilleure réalisation et celui du meilleur film au dernier Festival du film de New York), la biographie du tandem artistique britannique Gilbert et Sullivan. Sans se départir de sa fine touche de scrutateur de l'âme humaine, le cinéaste met en scène, dans un Londres de la fin du XIX^e siècle, les péripéties entourant la création de la célèbre opérette *The Mikado*.

La première partie du film, longue à se mettre en place, montre la déception du librettiste William Schwenck Gilbert et du compositeur Sir Arthur Sullivan, acclamés pendant de nombreuses années pour leur travail en duo, suite aux mauvais commentaires reçus après la représentation de *Princess Ida*. Habitué à dépeindre les failles qui peuvent se creuser entre deux individus, Leigh récupère ce moment critique dans la carrière des deux hommes pour le transformer en tournant esthétique (Gilbert et Sullivan s'accusent mutuellement de cet échec et le titre du film est tiré de l'expression utilisée par le compositeur pour décrire les textes du librettiste). Le réalisateur dépeint avec acuité la vie des



The Mikado, fruit de l'imagination

deux artistes séparés par leurs idéaux créatifs : Gilbert, un homme rangé et marié, réécrit les mêmes histoires qui tournent toujours autour de potions magiques et de sorcières; Sullivan, plus frivole et sentimental, veut se défaire de son image de compositeur d'opérette pour embrasser celle, plus noble, rattachée à l'opéra. Le décalage artistique entre les deux protagonistes sert donc de pivot au film et permet à la deuxième partie de s'ouvrir.

L'éloignement des deux hommes devient fructueux pour Gilbert qui, au cours d'une exposition sur le Japon, trouve l'argu-

ment d'un prochain livret, une histoire justement étrangère à tout ce qu'il avait fait auparavant. L'inspiration lui vient la nuit suivante dans son bureau alors qu'un sabre japonais, mal accroché, tombe sur lui (voilà l'illustration d'une notion si chère au tournant du siècle : l'inspiration qui *frappe* le créateur, décrite non sans ironie puisqu'elle attaque littéralement Gilbert). Le librettiste imagine alors un opéra comique japonais. Célébré par de nombreux artistes (le japonisme fut exploré par des peintres comme James Whistler, mais aussi un peu plus tard par des écrivains tels Marcel Proust), ce motif permet à Gilbert et Sullivan de se réunir à nouveau pour monter *The Mikado*. Les répétitions du spectacle permettent de mieux faire connaissance avec les autres membres de la troupe du Savoy et sont le prétexte de scènes drôles et cocasses, comme celle où Gilbert fait venir trois Japonaises pour montrer à ses actrices comment marcher à la japonaise et comment actionner leurs éventails.

La galerie des comédiens est composée de personnages colorés, incarnés par des acteurs qui savent aussi véritablement chanter. On remarque surtout Leonora Brahma (Shirley Henderson), jeune comédienne alcoolique qui symbolise les aléas de la création et les déceptions qu'entraînent nécessairement la célébrité. C'est d'ailleurs sur cette idée que se termine le film, alors que Gilbert prend la mesure du succès de l'opérette *The Mikado*, réussite qui lui laisse pourtant un goût amer.

La leçon de vie qui structure les derniers films de Leigh devient ici une leçon d'histoire de l'art où le spectateur est confronté avec joie aux divers courants de pensée qui furent à l'origine de la richesse de l'ère victorienne, si bien décrite ici. Le film met ainsi à jour ce goût prononcé pour le magnétisme, le fantastique et le morbide, tel qu'illustré par Gilbert, mais raconte aussi, par le biais des aspirations de Sullivan, les grands sentiments issus du romantisme.

Les recherches entreprises par l'équipe de Leigh pour faire de ce film une réplique authentique de ce qui avait cours à l'époque de Gilbert et Sullivan se ressent à travers la composition des images de Dick Pope, qui fait de chacune des scènes un véritable tableau. Par exemple, la scène pendant laquelle les sœurs de Gilbert rendent visite à leur mère dans une chambre où les objets et les châles sont entremêlés, les dentelles froissées, contribue à donner une image juste des intérieurs encombrés et chaleureux de l'époque victorienne. Si de nombreuses scènes, malgré leur beauté, paraissent souvent injustifiées et allongent le film, **Topsy-Turvy** demeure une œuvre intéressante qui parvient à raconter de manière agréable et divertissante cette captivante histoire de la scène artistique londonienne du siècle dernier.

Isabelle Décarie

Grande-Bretagne 1999, 160 minutes — Réal. : Mike Leigh — Scén. : Mike Leigh — Photo : Dick Pope — Mont. : Robin Sales — Mus. : Carl Davis, Arthur Sullivan — Son : Tim Fraser — Déc. : Eve Stewart — Cost. : Lindy Hemming — Int. : Jim Broadbent (William Schwenck Gilbert), Allan Corduner (Arthur Sullivan), Ron Cook (Richard D'Oyly Carte), Lesley Manville (Lucy Gilbert), Martin Savage (Grossmith), Timothy Spall (Kevin Temple), Kevin McKidd (Lely), Shirley Henderson (Leonora Brahma), Eleanor David (Fanny Ronalds), Katrin Cartlidge — Prod. : Simon Channing-Williams — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.